

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 44

Artikel: L'almanach du Conteur vaudois 1932
Autor: J.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224188>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sionnaires qui l'habitent, pour qu'ils soient plus voraces.

— Ah ! monsieur, je n'ai jamais vu des animaux aussi gloutons, il est impossible de les rassasier, nos voyageurs diminuent de moitié quand ils passent une seule nuit dans cette chambre. Monsieur pourra y entrer quand il voudra, nos bestiaux sont de véritables loups, ils sont féroces.

Alors Tourteret répondit :

— Ce n'est pas pour moi que je retiens cette chambre, mais pour un oncle à héritage, qui vient me voir demain.

— Alors monsieur peut être sûr qu'il héritera dans deux jours.

EN FACE DES REALITES

3. Poignez vilain...

E vous recommande encore une fois de vous abstenir de lancer des boules de neige ; c'est un jeu trop dangereux.

Mais à peine est-il sorti de l'école qu'Isidore bombarde les filles, les cheminées, les portes, les fenêtres d'une grêle de pelotes de neige. Conséquence : plaintes, puis punition. Cependant, Isidore maugrée : Ça ne le regardait pas, c'était après l'école !

— Isidore, tu resteras en retenue après la classe pour avoir frappé ton camarade, plus jeune que toi ; c'est de la lâcheté.

...Sortie. Le maître répond à une demande de congé. Quand il relève la tête, Isidore a disparu ; profitant de l'instant propice, l'intraitable écolier s'est éclipsé.

A la classe de l'après-midi :

— Isidore, pour être parti ce matin au lieu de faire ta punition, je double ta retenue.

Le vilain garnement marmotte de vagues paroles de révolte, en secouant la tête avec impertinence. Alors, le maître, exaspéré, prend le vauroien par le bras et l'expulse de la classe.

— Je le dirai à mon papa ! et on verra bien...

Accablé de chagrin, le jeune maître commence sa leçon, regrettant amèrement de ne pouvoir rosser convenablement cet inepte chenapan, seul châtiement que craignent les élèves de cette trempe.

Cyprien.

SURNOMS DE QUELQUES COMMUNES VAUDOISES

COMME suite aux articles que nous avons publiés sur ce sujet, il y a quelques jours, nous recevons la lettre suivante :

Croy, le 23 septembre 1931.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur Vaudois*,

Si l'autre jour, en quittant les Vauliènis, vous aviez passé à Croy, au lieu d'aller trouver les Vallorbiens, je vous aurais dit que les gens d'ici s'appellent les *buia-tsats*, et voici pourquoi :

Ma mère me racontait (naturellement que la chose s'est passée, il y a très, très longtemps), qu'une bonne paysanne de l'endroit avait préparé le linge pour faire la lessive. Elle était aidée d'une jeune domestique, et comme la maîtresse de maison avait dû s'absenter un moment, la jeune fille lui demanda ce qu'il fallait mettre au fond du cuvier, à quoi il lui fut répondu : ce que tu trouveras de plus noir. A cet instant passa, pour son malheur, un gros matou noir, qui fut lestement saisi, recouvert de linge, et après avoir été coulé au lissu de cendres pendant deux jours, fut sorti du cuvier par les lessiveuses avec le linge. Je ne peux pas vous dire s'il était encore bien noir !

LE SOURD-MUET

Ly avait une demi-heure que j'étais assis à la terrasse d'un café, devant un vermouth, lorsqu'un pauvre diable d'une cinquantaine d'années, assez proprement vêtu, déposa subrepticement une enveloppe sur ma table. Après quoi, sans attendre que j'aie pris connaissance du pli, il poursuivit sa distribution de table en table.

— Quelque réclame, sans doute, me dis-je en ouvrant l'enveloppe.

J'en sortis alors deux petites feuilles autographiées. Sur la première, je lus ces mots :

« Devenu sourd-muet à la suite d'un affreux accident, je me suis trouvé plongé dans une grande misère. Un petit secours de votre part serait le bienvenu, monsieur. Merci d'avance et de tout cœur. Veuillez trouver ci-joint l'alphabet des sourds-muets en remerciements de ce que vous ferez pour un honnête homme victime d'une fatalité implacable. »

Puis en post-scriptum :

« Je vais repasser dans quelques instants. »

Alors je sortis une pièce d'un franc, et résolus à ne rien accepter en échange de ma légère aumône, je déposai celle-ci sur l'enveloppe.

Quelques minutes après, le malheureux revint. Je lui tendis la pièce de vingt sous avec l'enveloppe. Il s'inclina très respectueusement et s'éloigna.

C'est alors que l'idée me vint de l'interroger pour mon journal.

Lorsqu'il y a pénurie de sujets à traiter, il convient de ne pas se montrer trop difficile et de ne pas imiter le héron de la fable.

Donc, en attendant qu'il eût fait sa petite récolte, j'écrivis sur une carte de visite les mots suivants :

« Je suis journaliste et vous demande de m'accorder une courte interview. Par la même occasion vous accepteriez bien un apéritif. Rassurez-vous, je ne vous tiendrai pas longtemps. »

Le voyant enfin s'éloigner, je m'élançai et, le rattrapant par le bras, je lui présentai ma carte.

Il lut, approuva d'un hochement de tête et m'accompagna jusqu'à ma table.

Et voici la petite correspondance qui s'échangea entre nous :

— Qu'est-ce que vous désirez prendre ?

— Un verre de vin blanc.

Je fis apporter la consommation demandée, puis j'écrivis :

— Quel est l'accident qui vous a privé de l'ouïe et de la parole ?

Il griffonna :

— Une grosse émotion. J'ai vu ma belle-mère tomber par la fenêtre du troisième étage... Je n'osais regarder. Je la croyais en capilotade. Quelques instants après, la porte s'ouvrit. Je vis apparaître ma belle-mère sans une égratignure. Elle était souriante. Cela me donna un tel coup que j'en devins sourd et muet. Depuis cette époque, impossible de retrouver l'ouïe et la parole.

— Votre cas est extrêmement curieux... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous gagnez par jour ?

— Cela dépend... Je ne peux pas trop compter sur les bénéfices à réaliser l'hiver, il y a si peu de monde à la terrasse des cafés, mais je me rattrape l'été. Comme je suis économe et méthodique, je m'en tire assez bien... Là-dessus, à votre santé, et permettez-moi de prendre congé.

Nous trinquâmes. Il but d'un trait, puis, après m'avoir serré la main, il se dirigea vers une autre terrasse.

Comme article à traiter, c'était un peu maigre. Mais, en y ajoutant quelques opinions des lumières de la médecine, j'espérais obtenir mes deux cent cinquante lignes.

J'allai donc interviewer deux spécialistes, lesquels m'assurèrent que le cas de ce pauvre diable devenu sourd et muet n'était pas si rare.

Je griffonnai donc mon « papier » que je portai à mon journal puis je pris le tram pour me rendre du côté de la Bastille où j'avais quelque visite à faire.

A cette époque, je mangeais dans le quartier où m'avaient poussé les nécessités de ma profession.

Or, ce soir-là, je devins incidemment le client d'une gargote de la rue du Centre.

Installé à l'étroite terrasse que dissimulait une rangée de fusains, je commandai un potage et une choucroute garnie.

Mes voisins de table étaient gens silencieux, mais en revanche il y avait derrière nous un client qui ne cessait de pérorer. Et c'était un feu roulant de plaisanteries vulgaires, émaillées de

mauvais calembours, qui mettaient la tablée en joie.

Puis, peu à peu, le bavard s'apaisa, faute d'auditeurs.

Il me tardait de voir sa tête. Alors je fis un demi-tour sur ma chaise... Vous avez deviné quel était cet homme loquace ?

Indigné, je me levai et marchai vers lui.

— Alors, dis-je d'un ton à la fois sévère et goguenard, il paraît qu'à partir de l'heure du dîner, vous n'êtes plus sourd-muet.

Il ne parut nullement troublé d'avoir été reconnu et m'invitant à m'asseoir devant lui :

— Vous tombez bien, fit-il placide, j'avais envie de bavarder encore un peu... Quand on fait le sourd-muet toute la journée, on a rudement besoin de rattraper le temps perdu... C'est pas tout ça, qu'est-ce que vous prenez ?

— Je ne prends rien avec un individu qui trompe la charité publique et qui, par surcroît, me fait écrire un article idiot... Quand je pense que je suis allé interviewer des sommités médicales au sujet de votre cas.

Il se mit à rire.

— Ah ! l'histoire de l'émotion !... Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit, ces messieurs ?

— Que c'étaient des choses fort plausibles.

— Ça ne me surprend pas ; ces gens-là ne s'étonnent de rien.

Puis m'ayant tapé familièrement sur l'épaule, le gaillard ajouta :

— Hein, mon vieux scribouillard, c'est curieux de se rencontrer comme ça ?

— C'est la preuve que la ville est bien petite et que les truqueurs finissent toujours par être démasqués.

— Allons, pas de paroles amères.

Là-dessus, il appela Jules, le garçon, et commanda pour moi un vieux marc, ajoutant :

— Tu vois cet homme-là, Jules, eh bien, il m'a connu sourd-muet, tu penses si ça le défrise de me retrouver en pleine possession de mes cordes vocales... Mais il sait bien que notre patelin est la ville des phénomènes. Pourquoi s'étonner d'y rencontrer un sourd-muet qui barytonne gentiment le soir, car j'ai une autre corde à mon arc, je suis choriste dans un théâtre... Diable, il se fait tard, il faut que je me sauve... Au revoir, monsieur, et merci pour la réclame que vous allez me faire dans votre journal... Jules, tu porteras le vieux marc à mon compte.

Et il s'éloigna tout guilleret, en chantonnant :

Halte-là ! Qui va là ?

Dragon d'Alcala !

Alphonse Crozière.

L'Almanach du Conteur Vaudois 1932. — Editions Pache-Varidel & Bron, Lausanne.

Avec la chute des feuilles paraît chaque année depuis 1903, l'*Almanach du Conteur Vaudois*, publié avec le concours des collaborateurs du *Conteur Vaudois*. Il y a peu d'*almanachs* qui soient plus essentiellement de chez nous, plus vaudois que celui dont nous parlons. Il fut rédigé par Louis Monnet et Victor Favrat, puis par Julien Monnet, notre toujours regretté rédacteur.

Comme les précédents, celui de 1932 qui vient de paraître est tout à fait dans la tradition. C'est dire que l'on y trouve une foule de choses intéressantes, de conseils utiles, un de ces calendriers touffus qui renseignent sur tout, les dictons, les vieilles coutumes, les soins à donner aux animaux et aux plantes, le tout farci d'anecdotes et de petites histoires humoristiques. Le patois vaudois qui disparaît de plus en plus et malheureusement très rapidement trouve dans l'*Almanach du Conteur un refuge*. Cette année on y lit une excellente nouvelle en patois : « Lo maidzo de Cucugnàn », signée Marc à Louis, ainsi que des proverbes également en patois. L'article de fond, si l'on peut s'exprimer ainsi, est consacré à une intéressante étude historique et pittoresque de Grand-cour, Ressudens et Chevroux. Cet article, signé A. Burmeister, est illustré de clichés.

Puis notons une série de nouvelles intéressantes de Michel Corday, un « A la Fontaine » de Jean des Sapins, « Les Impondérables » de M. Gaillard, encore une nouvelle : « Le Grand Mouchoir » de M. L. Musy, puis un excellent conte de Noël : « Les Barbarottes », signé M. Nossek.

Ces nouvelles sont agréablement illustrées par

le peintre Bovard. Enfin, et nous l'avons gardé pour la bonne bouche, Henri Chappaz a également largement collaboré à l'Almanach du Conteur Vaudois de 1932 par une chronique vaudoise résumant la vie politique, économique et artistique de notre canton dans l'année écoulée et une nouvelle villageoise : « Un soir à l'Abbaye », très finement observée, écrite d'une plume alerte et imagée. Cette nouvelle est également illustrée par Bovard.

Bref, l'Almanach du Conteur Vaudois de 1932 reste — comme nous l'avons indiqué plus haut — fidèle aux bonnes traditions de ses fondateurs, il remportera, nous en sommes persuadés, le succès qu'il mérite. J. R.



LOYSE DE SAVOIE

5

La Faucille franchie, la petite troupe arriva à St-Claude. Les prisonnières passèrent là quelques heures, puis l'on se remit en route. Après une longue chevauchée, les princesses arrivèrent à Dijon d'où, par ordre du Téméraire, elles furent conduites au château de Rouvres, lugubre forteresse, située à quelques lieues de la ville.

Pareille à une dalle funèbre, la lourde porte du castel était retombée sur Mesdames de Savoie. Loyse n'y sembla, dit-on, ni assombrie, ni dépaylée. Ce cachot de Rouvres lui devenait maintenant comme l'atmosphère où son âme trouvait plénitude de vie. Le silence et la solitude favorisèrent, dans son cœur, la réalisation des désirs qui, depuis son enfance, y sommeillaient. Isolée de tout bruit, elle se sentait à l'aise « pour parler à Dieu, à ses saints et à ses saintes dont les douces voix semblaient lui répondre. »

Pendant que Loyse de Savoie était en captivité, Hugues de Chalon avait rejoint le Téméraire qui, plus morne et plus abattu que jamais, maudissait ses défaites. Le vaincu de Morat avait bien accueilli son cousin Hugues et lui avait même donné licence d'aller visiter Mesdames de Savoie en leur prison de Rouvres.

Enfantin d'abord, l'amour d'Hugues avait grandi avec lui ; maintenant il absorbait sa vie. Hugues adorait Loyse, bien que lointaine, distraite, indifférente à son amour ; il l'adorait, non plus seulement comme la fiancée de son rêve, mais comme l'idéale et tout angélique créature qui, seule, pouvait béatifier sa vie. Pour devenir digne d'elle, il s'était peu à peu transformé. Loyse avait changé son âme en lui prenant son cœur.

Un grand amour de justice, une pitié profonde pour l'humaine misère — passions bien étrangères aux mœurs de son temps — avaient fait de lui un être de telle noblesse qu'il en imposait au plus farouche des maîtres, puisque le Téméraire en était venu à sourire aux amours de son cousin de Chalon.

Depuis leur arrivée à Rouvres, les captives voyaient se relâcher peu à peu les rigueurs de leur première captivité. Libres de franchir l'enceinte du château, elles pouvaient aller, tantôt à cheval, tantôt en chars branlants, à tels pèlerinages que bon leur semblait. Hugues leur était de fidèle compagnie en ces pieuses entreprises. A ce doux voisinage, il sentait, sinon grandir, du moins s'épurer encore son amour. Cependant il arrivait, à Loyse, de se montrer souvent absente de ce monde et si indifférente à tout terrestre bonheur que, pour Hugues, la joie de la revoir se changeait en mortelle tristesse.

* * *

Vers la fin de l'été 1476, la duchesse Yolande envoya secrètement un émissaire à Lyon, où son frère, le roi de France, se tenait aux aguets. Louis XI promit à sa sœur qu'il la ferait incontinent délivrer par messire d'Amboise, son gouverneur de Champagne. Ces nouvelles arrivaient à Rouvres au moment où Hugues de Chalon partait, pour rejoindre en Lorraine, l'armée du duc Charles.

La délivrance de Loyse de Savoie et de sa mère n'eut rien de romanesque. Dans cette forteresse délabrée, il était facile de tromper la vigilance des gardiens qui, en bons Bourguignons, s'endormaient facilement « devant tables char-

gées de pots et de viandes. » L'un après l'autre, les gardiens abandonnèrent leur poste pour prendre place autour des victuailles que leur avait fait apporter Madame Yolande. Et tandis que cri et chansons témoignaient qu'on avait sagement agi, Loyse et sa mère gagnaient, à pas furtifs, la poterne laissée ouverte. Une heure plus tard, suivies des trois cents lances de Monsieur d'Amboise, elles galopèrent, à pleine course, vers les plaines de Champagne. Ah ! la belle chevauchée !

Quand, le lendemain, les Bourguignons dégrisés découvrirent la fuite des prisonnières, ils ne tentèrent même pas de les poursuivre. Chose bien inutile, d'ailleurs, « car, dit un contemporain, les fugitives avaient si bon vouloir qu'on eût perdu sa peine à leur courir sus. »

Et Loyse, avec une joie d'enfant, chevauchait, souriante, épanouie, sur le chemin de France. Sans grande durée pourtant fut sa joie ; car les misères, à chaque pas rencontrées, la venaient bien vite assombrir. Partout, ce n'était, en effet, sur les routes et carrefours, que malheureux chassés de leurs demeures par gens de guerre ou malandrins de tous poils. Vainement ces miséreux imploraient merci du passant ; nul ne s'en souciait. Loqueteux, infirmes et gueux, n'excitaient alors que rires et quolibets ; bien rare était le passant qui, semblable à la petite princesse, qui, tout en cheminant, « jetait quelques larmes et, basement, soupirait : « Las !!! Que voilà grand pitié !!! »

Cette pitié, dont il n'était lui-même guère coutumier, eût, sans doute, fort étonné le roi Louis XI, qui, d'ailleurs, fut tout à la joie dès qu'il apprit le bon tour joué à Monsieur de Bourgogne. Comme il quittait précisément alors Roanne, pour gagner Tours par la Loire, il fit faire aux princesses commandement de l'y rejoindre en toute diligence.

Ce ne fut plus une fuite, cette fois, mais bien une triomphale calvacade. Mesdames de Savoie traversèrent Langres, Troyes et Chartres, où elles s'arrêtaient, pour faire leurs dévotions. Puis, louant Dieu et sa benoîte mère de leur délivrance, elles s'acheminèrent vers Plessis-lez-Tours.

Bâti mi-partie en briques, mi-partie en cette pierre blanche qui foisonne en Touraine, le château de Plessis-lez-Tours, vers lequel se dirigeaient Mesdames de Savoie, était, selon un propos du temps, le terrible terrier où Louis XI rusait, comme un renard, avec amis et ennemis. Le roi s'y sentait plus en sûreté à mesure qu'il en faisait fortifier les abords, creusant fossés, chausse-trapes, et chaperonnant de fer les murailles qui donnaient à Plessis-lez-Tours le plus sinistre aspect ; aspect que les avenues ne démentaient guère, car Claude de Seyssel raconte que « gens pendaient aux arbres du pourtour, comme fruits en automne, gehennés, sans grandes preuves ni indices. » Preuves et indices importaient peu, en effet, au terrible justicier qu'était le roi de France.

Cette malheureuse sembla pourtant s'adoucir à l'arrivée des princesses, au-devant de qui Louis XI se rendit dès qu'elles furent signalées, « jusqu'en sa basse-cour » dit Brantôme. Galamment, « il accola » Madame de Savoie. Mais, aussitôt, se reprenant : « Hé ! hé ! Madame la Bourguignonne, lui dit-il moitié riant, moitié la picotant, soyez céans la bienvenue. »

Elle, cependant, pour s peu, ne se sceut déferer : « Me pardonnez, Monsieur, répliqua-t-elle, faisant une profonde révérence... Ne suis point Bourguignonne, mais bonne Française et toute prête à vous servir... »

Le roi, qui aimait sa sœur autant que pouvait aimer, la prenait alors sous le bras, pour la conduire en la chambre qu'il avait fait dignement préparer... (A suivre.)

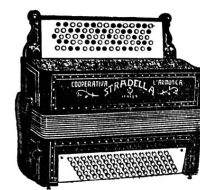
A Travers les Merveilles du Monde. — Au seuil de l'hiver, voici de quoi occuper nos grands enfants, qui s'intéressent si fort à ce qui les dépasse, aux grandes conquêtes de la science et du sport aérien... Tant de grandes entreprises les émeuvent, des raids de Nungesser et de Costes aux caravanes de « che-nilles » du Sahara et au prodigieux voyage qui se

déroule à travers l'Asie centrale... Et les mœurs des peuples lointains, les merveilles des flores et des faunes tropicales, les travaux gigantesques de l'ingénieur ne les laissent pas indifférents. A tout prendre, et malgré certains excès, cette passion de la découverte, ce goût de l'espace libre, ce culte parfois naïf, mais sain, de l'énergie triomphante valent bien les stériles inquiétudes d'une autre génération — la nôtre — et les aspects frêlés du romantisme. Cette passion du grand large, de l'air pur, de l'action disciplinée mérite que les aînés la satisfassent, en la guidant discrètement.

C'est à quoi réussit parfaitement le deuxième volume des « Merveilles du Monde » édité par une de nos grandes industries nationales, les Chocolats Nestlé, Peter, Cailler, Kohler. Il va contenter les jeunes amoureux de l'espace, de l'inconnu, de la prouesse. Encore supérieur au premier par la variété des sujets, l'ampleur des collaborations et l'élégance raffinée des vignettes, il mène son collectionneur du fond des océans aux montagnes géantes, des lacustres à la turbine moderne et des microscopiques têtes d'insectes aux solitudes grises de la Lune. Pour les futurs météorologistes, une étude des nuages, prophètes du temps. Pour les jeunes naturalistes, la faune sous-marine, les animaux transparents, les plantes carnivores, les fleurs géantes, l'érosion des côtes et l'histoire d'une chaîne de montagnes. Et les hautes montagnes d'Europe et d'Afrique, vues à vol d'oiseau par Mittelholzer, et le monde polaire, par René Gouzy... Sent-on à quel point cet album s'élève au-dessus de la vulgaire publicité ?

A côté de savants allemands et français, plusieurs de nos compatriotes ne dédaignèrent pas d'y collaborer. Ainsi le grand géologue Maurice Lugeon, l'astronome Louis Maillard, le Dr Martinet, et notre vieil ami le Dr Jean Roux, de Bâle. Cet ouvrage, ils l'ont fait sérieux et vivant. N'en disons pas plus : aux annonces de notre journal, le lecteur aura trouvé les moyens, pas très compliqués, de se procurer le nouvel Album N. P. C. K., les vignettes qui l'illustrent et les jeux qui le complètent, à l'intention des très petits enfants.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Marions-nous » qui passe au Bourg cette semaine est une délicieuse comédie musicale parlée et chantée en français, parée d'esprit et de fantaisie. D'exquises mélodies de Borel-Clère et de Richard Whiting, orchestrant d'un rythme frais et léger des couplets charmeurs, ironiques et tendres : « La Chanson d'Amour », « Pour s'amuser », « Ce n'était pas vous », « Souviens-toi », « Moi, je ne fiche rien ». Cette œuvre légère et charmante où St. Granier, prince de l'humour, a prodigué sa verve étincelante, est mise en scène par Louis Mercanton, avec un goût et un tact qui rendent vraisemblables les plus effarantes complications. Alice Cocéa, gracieuse, fine et délicate, Robert Burnier à la voix chaude et prenante, Fernand Gravey, le charmant et spirituel jeune premier, Marguerite Moreno et Pierre Etcheperre, animent l'action de leur inégalable fantaisie, de leur verve et de leur entrain endiablés.



L'Armonica - Cooperativa

STRADELLA

Le ROI des accordéons

Agent général pour la Suisse :

Lc. MARGOT

Rue Centrale 8 Lausanne
Catalogue gratis franco

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne